

ALAIN JAUBERT

**TABLEAUX
NOIRS**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans

VAL PARADIS, Gallimard, coll. « L'Infini », 2004 (« Folio » n° 4313).

UNE NUIT À POMPÉI, Gallimard, 2008 (« Folio » n° 5041).

Essais

LE COMMISSARIAT AUX ARCHIVES, Barrault, 1986.

PALETTES, Gallimard, coll. « L'Infini », 1998.

MICHEL FOUCAULT, UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE, Aedelsa, 2004.

L'ART PRIS AU MOT, en collaboration avec Henri Scepi, Dominique Moncond'huy et Valérie Lagier, Gallimard, 2007.

LUMIÈRE DE L'IMAGE, Gallimard, 2008 (« Folio » n° 4683).

D'ALICE À FRANKENSTEIN. Lumière de l'image 2, Gallimard, 2011 (« Folio » n° 5284).

Entretiens

DINA VIERNY. HISTOIRE DE MA VIE RACONTÉE À ALAIN JAUBERT, Gallimard, coll. « Témoins de l'art », 2009.

Traductions

Allen Ginsberg, OM..., DOCUMENTS ET ENTRETIENS, Éditions du Seuil, coll. « Tel quel », 1973.

Edgar Allan Poe, NE PARIEZ JAMAIS VOTRE TÊTE AU DIABLE, ET AUTRES NOUVELLES NON TRADUITES PAR BAUDELAIRE, Gallimard, coll. « Folio classique » n° 2048, 1989.

Préfaces

Alexandre Corréard et Jean-Baptiste Savigny, LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE, Gallimard, coll. « Folio » n° 4262, 2005.

Joseph Conrad, LA LIGNE D'OMBRE, Gallimard, coll. « Folio » n° 5046, 2010.

PORTRAITS POUR UN SIÈCLE, Gallimard-Roger Viollet, 2011.

TABLEAUX NOIRS

ALAIN JAUBERT

TABLEAUX NOIRS

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

D'abord, c'est la nuit. Il dort. Brrraoum ! Vlam ! Bzizz ! Brououmm ! Grand bruit fou. Réveil. Peur. Fenêtre tremble. Maison tremble. Lit tremble. Noir partout. Viouw... Sirènes. Viouw... Wiaouououmm... miaoum... Monstres gémissants. Il hurle. Pleure. Trépigne. Hurle encore. Porte s'ouvre. Lumière. Ébloui. On se penche vers lui. Le saisit. L'enroule dans une couverture. Les monstres continuent à siffler. On l'emporte en courant. Son père. Derrière, sa mère, vêtements, oreillers dans les bras, courant, en savates, clac-clac-clac. Couloir, porte, escalier. Étages, un par un, à toute vitesse, vertige. Maintenant, ils sont en bas. Lanterne devant la porte de la cave grande ouverte. Escalier encore. Clac-clac-clac. Odeurs, terre, moisi, pipi de chat, charbon, sueur tiède des hommes et des femmes sortis de leurs lits. Portes ouvertes partout, dans chaque cave des gens. Messieurs-dames de l'immeuble. Assis sur des bancs, des vieilles chaises de paille aux barreaux cassés, des caisses. Des bougies dans des bouteilles, des lampes à pétrole. Les hommes, bérêts basques, paletots de laine sur vestes de pyjama. Jouent aux cartes autour des lumières. S'échangent des mégots. Les femmes ensemble, robes de chambre sur chemises de nuit, écharpes. Tricotent, cousent, chuchotent, bercent des petits, donnent la tétée. On l'allonge sur une vieille porte posée entre deux bancs,

tournant le dos à la lumière, le visage vers le mur, encore une couverture, un oreiller sous la tête. La laine sent la poussière. L'oreiller, lessive et lavande. Rendors-toi, mon chéri, ce n'est rien.

Il garde les yeux ouverts : la terre brune, quelques boulets de coke épars, le mur de pierre et de brique, des moisissures verdâtres luisent dans la lueur tremblante des chandelles. Une jolie petite bête noire passe, furtive. Mince et poilue, pointue, longue queue, oreilles menues, fines moustaches, un œil brillant. Tourne la tête vers lui, deux lumières. Lui sourit, jolies dents ! Mignonne ! Disparaît. Repasse en galopant. Émoi. Un rat ! Une femme a crié. Une autre répète Un rat ! Tous s'agitent. Un rat ! Sale bête ! On se lève. Arrêt des parties de belote. Bougent en tous sens. Piétinent. Tapent des pieds. On dirait qu'ils dansent. Je l'ai ! Où donc ? Sous ma semelle ! Je le tiens ! Le rat pousse des tout petits cris. Crouic... crouic... crr... crr... Voix d'homme : Il couine mais... c'est fini. Voix de femme : Jette-le dehors, quelle saleté ! Ça se calme. Pourquoi les hommes tuent-ils les animaux ? Il regarde le mur, ses taches vertes, une sorte de crocodile allongé, le bec vers le bas. Celui-ci, ne l'ont pas vu, ne risquent pas de le piétiner.

L'air est frais. Vroum ! Bruit sourd lointain. Ça recommence. Les murs vibrent. Sa planche tremble. Il sent la main de sa mère sur son épaule. Ce n'est rien, juste un rat, dors. Une femme pleurniche. Un homme dit : Oh, ça va ! Les joueurs de cartes continuent. Atout trèfle. Encore trèfle ! Peux pas toujours donner à cœur ! Non, ça va comme ça, merci ! J'ai un jeu mastoc ! Vraoum ! Encore ! Les Boches ou les Angliches ? Va donc savoir... Non, plutôt les Anglais. C't'au nord. Z'attaquent La Chapelle. Trains, locos, marchandises. Tanks boches. Les voies ferrées. Deux, trois, quatre fois, à nouveau les explosions. Et puis tacatacatatac... Et ça ? La DCA des Boches. Bois de Boulogne, j'les ai vus, leurs canons. Impressionnant ! On va pren-

dre les éclats partout dans le quartier, j'vous l'dis. Savent pas viser. Débordent de partout. Et les toits, les crèvent pas ? Toits de zinc ou toits d'ardoise ? Chut, pas si fort, les enfants dorment... Rêves. Toits. Murs. Rats. Éclats. Flotte sur l'eau. Radeau, rat d'eau. Le rat couine. Sirènes hululent. Moisi. Pétrole. Bougie. Pipi. Charbon. Savent pas viser. Se réveille dans son lit, chez lui, au quatrième étage, bien au chaud. Tout est calme. Derrière la fenêtre, les moineaux chantent. Les pigeons roucoulent. Un coq s'étrangle à moitié, s'y reprend à trois fois avant de lancer son co, coco, cocorico. Des chevaux passent dans la rue, sabots sonores et roues de fer sur les pavés, cling, clang. C'est le jour. Du soleil ? Toit de zinc ou toit d'ardoise ? Un jeu mastoc ! La DCA des Boches ! Atout trèfle ! Donner à cœur ! Le rat couine !

Vraoum ! Braoum ! Sait pas comment dire. Il ne saura jamais comment dire. Même des années après, quand il se racontera ce qui lui reste d'images de ces temps-là, et ensuite, bien plus tard, beaucoup plus tard, quand il tentera de se les décrire, de les écrire avec précision, impossible de trouver le bruit, le mot, les lettres qui pourraient raconter le premier souvenir. Ou ce qui lui semble être la première image de sa mémoire. Ou plutôt un son, un son monstre, une bombe, disent-ils, l'explosion d'une bombe. Des bombes, il aura l'occasion d'en entendre beaucoup dans sa vie. On ne naît pas en cette année-là et on ne vit pas si longtemps sans en entendre beaucoup, des bombes. Siècle à bombes ! Valse de bombes ! Bombes lâchées d'avions, 1942, 1943, 1944, bombes allemandes, bombes américaines, bombes anglaises, canons, pétards du 14 juillet, fêtes chinoises du quartier Italie, tout le fera toujours sursauter, bombes à Alger, bombes à Oran, explosions épouvantables des exercices de la marine, canon, torpilles, bombes du FLN, bombes de l'OAS, bombes lues, bombes vues, et c'est loin d'être fini... Mais cette chose, ce son géant, énorme, explosif, pas de mots pour l'expri-

mer, alors que, bizarre, des mots pour tout le reste. Comme pour les souvenirs. Il n'a pas de souvenirs avant cela. Petite larve craintive, il absorbe tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il sent avec sa peau, son nez, ses oreilles, il oublie tout, et c'est seulement après, longtemps après, lorsqu'on lui raconte, qu'il apprend à se souvenir, qu'il range ses faux souvenirs dans les tiroirs de sa fausse mémoire et qu'il commence à se raconter sa vie, sa fausse vraie vie. Impossible de se redire tout ça en langue bébé. Il n'y a pas non plus de mots, de sons, de sensations toutes faites pour ces choses. Donc les souvenirs démarrent quand il a gagné quelques mots, qu'il entend les récits de sa mère, de son père, de sa grand-mère, de beaucoup d'autres, qu'il tente de comprendre le monde étrange qui s'éclaire chaque matin lorsqu'il ouvre les yeux. Et que, devenu un grand bonhomme, avec une grosse voix, un de ceux qui lui faisaient peur dès qu'il les voyait pour la première fois, il prétend restituer tout ces moments enfuis, essaie de les décrire, de les peindre, de retrouver leur musique. Né juillet 1940 à Paris XIV^e. C'est une bombe qui l'éveille quatre ans plus tard à Paris VIII^e. Merci, la bombe, premier souvenir... magnifique ! Siècle à bombes !

Ça pourrait commencer autrement, tout autrement. Par exemple, au lieu des bombes, du doux, du nid doux. Du doux nid doux. Dounidou. Il aime beaucoup le dounidou. Et le silence de la maison où rien ne bouge, où personne n'élève la voix, où tout baigne dans la tiédeur et l'harmonie. Quand il n'y a pas de bombes, bien sûr ! Dounidou donc. La douceur du lit. Les draps doux, la couverture de coton douce, l'oreiller doux, l'éderdon doux. Chaleur douce. Sommeil doux. Rêves bleus doux. Parfois dounidou l'énerve un peu. C'est une cage. Des barreaux. Le lit-cage. Licage. Bleu ciel à barreaux de bois contournés. Doux mais pas toujours doux. Le monde qu'il perçoit est rayé.

Barreau-lumière, barreau-lumière, barreau-lumière, le dounidou a des limites. Il voudrait bien sortir. Il est mou, dolent. Il tend les bras, agrippe un barreau. Se dresse, retombe. Jamais assez de force, de courage peut-être, pour se relever, se dresser, enjamber. Il se rendort, mécontent mais content quand même dans le doux, dans le dounidou. C'est aussi l'un des premiers souvenirs. Licage, dounidou.

Il s'est emparé du coin de son drap. Il le met dans la bouche. Il le tète, il le suce. Sa mère vient lui retirer, un long morceau tout imbibé sort d'entre ses lèvres. Chaque jour elle recommence. Enfin elle lui donne une serviette de table. Plus petite qu'un drap, assez grande pour qu'il ne puisse l'avaler, s'étouffer. Il a du mal à s'y habituer. Il finit par aimer le doudou. Il aime aussi se le frotter sur les lèvres. Autre souvenir, les bras de sa mère. Elle vient le cueillir dans le lit à barreaux. Se penche. Boucles de cheveux blonds qui tombent jusqu'à lui, caressent sa joue. Les yeux bleus, les pommettes, le sourire de sa mère. Elle le prend. Il s'élève dans l'air comme un oiseau. Elle le porte, l'emporte, elle est forte. Calme refuge. Elle est toute chaude. Il est noué à elle entre ses bras, contre ses nénés, son ventre. Il marche avec elle. Il est comme elle, il est elle. Les murs, les meubles défilent gaiement. Il regarde tout. Tout l'émerveille. Chaque meuble est un animal familier. Chacun lui parle à sa façon. Il avance avec sa mère. Il sent battre le cœur de sa mère. Tout est bien. Autre époque du lit-cage. Il s'éveille, il se met à quatre pattes, il saisit les barreaux, il se redresse, sa tête dépasse du lit, le monde n'est plus rayé, il voit toute la chambre. Il aimerait sortir. Il secoue son lit de toutes ses forces. Dounidou bouge comme un bateau.

Le noir, la nuit, sommeil. Rêves. La pâle lueur du jour. Encore des rayures. Cette fois des persiennes derrière les voilages, les rayures qui croisent celles des barreaux du lit. Se rendort. Dort longtemps. Lumière plus forte. S'éveille. Se rendort. S'éveille.

Petites vagues successives. De plus en plus courtes. Et puis, assis dans le lit. Babillage. Barreaux du lit. Rayures des persiennes. Fraîcheur du matin. La mère entre. Souriante. Elle le prend dans ses bras, lui dit des mots. Bonheur...

Bientôt sa mère le met dans une autre cage, un parc. Elle lui donne un ours en peluche et un petit bonhomme en caoutchouc qui fait du bruit quand on lui appuie sur le ventre. Pouit-pouit ! Des journées entières, assis ou galopant à quatre pattes, ou jetant l'ours à travers les barreaux et appelant pour qu'on vienne le lui ramasser. Sa mère, son père, son père, sa mère, sa mère, sa mère, sans se lasser. Ou bien écrasant de toutes ses forces le pouit-pouit. Pas content le pouit-pouit. Est-ce que ça a mal les pouit-pouit ? Est-ce que ça pleure ? Non, le pouit-pouit reste sans réaction. Son visage se déforme lorsqu'on l'écrase, il est affreux, mais il ne dit rien. C'est Simplet ! dit sa mère. Non c'est Grincheux ! dit son père. Vous n'y êtes pas, il a des lunettes, c'est Prof ! dit sa grand-mère. Et c'est en caoutchouc ! Il mord le bonnet rouge du pouit-pouit. C'est amer, il crache. Pas bon ! Il le jette. Pauvre pouit-pouit. Pris de remords, il va le ramasser au coin du parc. Il le prend, lui fait un câlin, le berce. Il le repose sur le tapis du parc, l'abandonne avec indifférence, reprend le nounours. Pouit-pouit n'est pas content. Il est jaloux, dit sa mère. Joujou jaloux, caou, caoutchouc, cachou, chou, ca-bout de chou... c'est fou ce que les grandes personnes connaissent comme mots. Il ne comprend rien à tout ce qu'elles disent avec leurs bouches. Des bouches qui bougent sans cesse et d'où sortent des bruits incompréhensibles.

Il se traîne à quatre pattes. Il fait le tour de la pièce. Sur le tapis tout en couleurs. Sur le plancher qui dépasse tout autour du tapis. Le tapis est doux. Le plancher dur. Sur le tapis, des dessins rouges et jaunes sur fond bleu, fleurs, branches, feuilles. Sur le plancher, d'une seule couleur brune, des lignes. Les lignes du plancher l'intéressent plus que les arabesques du tapis. Elles

sont en relief, les doigts s'y perdent et il y a des creux entre les planches, toutes sortes de minuscules objets enfouis. Il ne peut les attraper, ça l'énerve. Il y revient chaque jour. Tomber sur le plancher fait mal. Tomber sur le tapis moins mal. Le plancher brille un peu. Le tapis pas du tout. Le tapis s'arrête avant la porte de la chambre. Le plancher, lui, continue dans l'autre pièce.

Une bête familière, tapie au pied de la cheminée de marbre. Grosse et bleue. De l'émail, dit sa mère. Lait-maille, le lait de la vache et la maille du tricot ? Non, émail. Un émail, des émaux. C'est épais, c'est lisse, ça brille et c'est bleu. La bête fait entendre de drôles de sons. Elle est un peu plus haute que lui, elle a une tête tout en angles, deux grands yeux carrés et une bouche qui ressemble à une vraie bouche même si ce n'est qu'un tiroir. Sur le devant du visage, une porte avec une poignée. On l'ouvre : derrière, une grille sur laquelle on dépose du papier, de toutes petites bûches de bois, et des boules noires de charbon. Des boulets de coke. Dans le haut seau à charbon tout noir, drôle de forme, cou étroit, bec, poignée de bois rouge. Coke comme le coq, le mari de la poule, celui qui fait cocorico ? Charbon, coke, deux mots encore pour la même chose. Sa mère met le feu à l'aide d'une allumette, referme la porte. Ça crépite, on voit des flammes derrière les yeux. Au bout d'un petit moment, la bête sourit, elle ronronne, elle devient toute chaude puis brûlante, il ne faut surtout plus la toucher, la chaleur se répand tout autour, la mère satisfaite s'en va, et il reste là à regarder dans les yeux la bête placide. Dans les yeux rouges, ça bouge tout le temps, du rouge, du jaune, des éclats, des flammes. Derrière la bête, un tuyau de fer-blanc qui entre dans la cheminée, la fumée part par là, lui explique sa mère, le tuyau aussi est très chaud, lui non plus il ne faut pas le toucher. Quand il tend la main vers la chose, il sent la chaleur, c'est bon. Il ne s'approche pas trop. La bête s'appelle Mirus, c'est un

poêle. Un poil ? Une poêle à frire ? On dit aussi une salamandre. Trop de mots ! Le Mirus est le gardien de la chambre. Il ne parle pas, il fait juste entendre de légers bruits délicats comme des couinements de souris ou comme des frissons d'oiseaux dans un feuillage. Parfois il est en colère, il grogne, grince, c'est comme si ça s'écroulait derrière ses yeux, le garçon s'inquiète mais ça ne dure pas, les craquements reprennent, la chaleur continue à s'étaler partout. Le Mirus est un ami. Poêle, salamandre, peu importe... Il lui parle, il lui raconte des histoires, des histoires de canards ou de lapins. Parfois les yeux deviennent plus sombres. Au matin, les yeux sont noirs et pourtant le Mirus est encore tout chaud. Justement sa mère arrive. Elle plonge une drôle de pelle dans le drôle de seau à charbon, ouvre la porte et y jette quelques boulets. Le Mirus est content, ses yeux brillent, il se remet à ronfler. Et quand les yeux du Mirus brillent, on voit leurs reflets dans les vitres de la chambre.

Il est assis sur le tapis. Il ne fait rien. Il écoute. Dehors, un bruit calme et liquide, coulant comme une chose tiède, amicale qui l'entourerait, le prendrait entre ses bras, le bercerait en lui disant à voix basse les choses les plus gentilles. De la musique, dit sa mère. La musique, cette chose s'appelle donc musique. Ça vient dans les oreilles, c'est délicieux, ça donne envie de se balancer, de danser, de parler à tort et à travers. Ça arrive par les fenêtres, ça fait partie de la vie de tous les jours. Qui fait ça ? Et pourquoi ? C'est là, c'est tout, il ne faut pas chercher à comprendre, ça vient de dehors et ça dure souvent très longtemps, ça fait plaisir. C'est comme sa mère quand elle lui chante une berceuse, mais en plus compliqué, comme s'il y avait plein de voix chantant ensemble, des voix sans mots, des murmures tendres comme du miel, ou comme du lait, ou comme du lait avec du miel dedans... Le soir, son père touche une drôle de machine dans la salle à manger et c'est la même chose, la

musique, beaucoup plus forte cette fois, se répand partout autour de lui. Il ne dit plus rien, il écoute, il pourrait rester pendant des heures, il faut l'arracher à la musique pour le mettre au lit.

Il marche à quatre pattes comme un lapin. Il peut faire désormais à toute vitesse le tour de l'appartement. On lui a même mis des barrières pour qu'il n'aille pas n'importe où. Il sait agripper des pieds de chaises ou des barreaux et se redresser. Il se tient solidement, étonné et fier d'être parvenu à une telle hauteur. Il voit le monde de façon différente. Il ne lâche pas sa prise. Il aimerait bien évoluer comme les grandes personnes qui sont autour de lui. Un jour, c'est dans la salle à manger, près de la table, face à la fenêtre, il se lâche. Sa mère l'encourage, ouvre les bras pour l'accueillir, le rattraper. Il ne veut pas, il se détourne, titube dans l'autre direction, vers le couloir de l'entrée, fait quelques pas, tombe à quatre pattes sur le tapis. Il recommence. Il veut marcher, marcher seul. C'est difficile, les genoux plient, il retombe assis sur son derrière matelassé d'une couche ou bien sur les mains. Cent fois il reprend l'exercice. Au bout de quelques jours, il sait se tenir debout. Il marche, toujours un peu chancelant, balançant les bras, prévoyant ses points de chute du côté des tapis ou au bord des lits, mais il avance, il sait explorer toutes les pièces qu'on lui autorise, il galope même le long du couloir. Tenir debout est sa fierté, courir son bonheur. Il rit en courant. Il ralentit, il savoure chaque instant de la position debout. Il rit en tombant. Tu es un grand garçon maintenant, dit sa mère. Elle lui donne la main pour faire le tour des pièces. Un pied après l'autre, le genou qui tremble, il avance. Pour descendre l'escalier, il faut encore le porter. Au square, il court sur le gravier, poursuit les autres enfants, s'énerve parce qu'il ne parvient pas à les rattraper. Quand il tombe, ça fait mal aux genoux.

Chaque fois que quelqu'un vient à la maison, oncle, tante, ami de la famille, on lui apporte un cadeau. Toujours des choses surprenantes. Un ours en peluche, une minuscule maison de bois, des jetons pour jouer à la puce, un chien qui bouge la tête, un jeu de dés et des dominos mais il ne sait pas comment on joue à tous ces jeux, un livre en tissu qu'on peut emporter dans son bain, un abécédaire... Peut-être que la vie est une perpétuelle avalanche de cadeaux. Si ça continue, il ne saura plus où les mettre. Les plus précieux sont ceux que sa mère, son père et sa grand-mère lui offrent. Un lapin qui saute, une petite barque avec une voile, des livres pour quand il saura lire... C'est sa mère qui doit lui expliquer tout. Pour jouer à la puce, facile. Il faut prendre un des gros jetons rouges et appuyer sur le bord du petit jeton vert, il saute et on doit parvenir à le faire retomber dans une coupelle jaune. Rouge, vert, jaune. Facile, pas facile ! Les dominos, plus compliqué, il faut jouer à plusieurs. Sa mère lui explique les points noirs sur chaque domino. Il apprend à compter jusqu'à six, les cinq doigts d'une main plus un autre de l'autre main. Après, il n'a plus qu'à savoir sept, huit, neuf et dix... Ensuite, elle lui montrera les osselets, les dés, les premières lettres de l'alphabet, la recette du caramel, des centaines de choses, des milliers peut-être... Il a un coffre en bois, léger, tout simple, peint en blanc et qui peut aussi lui servir de banc. Il semble qu'il a toujours été là. Souvent, le soir, sa mère lui demande de ranger sa chambre. Il ouvre son coffre, il y empile ses jouets et tous les objets qu'il possède.

Maintenant que tu sais marcher, viens, on va faire une promenade. Sa mère a ouvert la porte d'entrée. Elle le tient par la main. Ils traversent le palier, se retrouvent au bord de l'escalier. Un gouffre ! Il serre la main de sa mère, il résiste. Allons, n'aie pas peur, je te tiens, tu vas voir, ce n'est rien. Il plonge une jambe, atteint la marche, passe l'autre pied. Bravo, tu vois,

c'est tout simple. Il suffit de recommencer. Ce jour-là, il apprend à descendre un escalier. Beaucoup plus difficile que de le remonter. Plus effrayant, on peut tomber dans le vide. Pour monter, il suffit de lever le pied, de se hisser. Au besoin en mettant un peu les mains. Après quelques montées et descentes, il connaît par cœur son escalier. Sa mère n'a plus besoin de lui donner la main, il fait seul le parcours. Arrivé à la dernière marche, en bas, il saute à pieds joints sur le carrelage en damier rouge et blanc du rez-de-chaussée, il lève la tête, mesure avec fierté le chemin parcouru. L'escalier est dompté. Il devient un décor familier, souvent il demande à sa mère de continuer après le quatrième, une aventure. Au cours des années, il ne cesse d'explorer son escalier dont il admire la belle organisation, cage carrée avec un grand puits central, marches larges et longues à rebords bien ourlés, rampe de fer noir surmontée d'une main courante de bois brun verni, vastes paliers précédant trois doubles portes d'appartements, six étages. Sauf que sur le dernier étage, au lieu de la porte centrale, s'ouvre un long couloir qui s'enfonce dans l'épaisseur de l'immeuble et sur lequel donnent les chambres de bonnes. Si l'on va jusqu'au bout de ce couloir, on parvient à un autre palier qui est le dernier étage de l'escalier de service. Un jour sa mère l'emmène jusque-là, ils redescendent par l'autre escalier, cette fois il n'y a que deux portes par palier, il est un peu inquiet, sa mère s'arrête devant une porte, tourne une clé et ils se retrouvent dans leur cuisine. Étonnant !

Sa mère lui apporte une boîte en bois. Un jeu de cubes, dit-elle. Cube ? Un cube a six côtés et chaque côté est un carré. Elle fait glisser un petit crochet doré sur le bord et ouvre la boîte. Il y a la même image que sur le couvercle. Le lièvre et la tortue, dit sa mère. Tu vois, c'est comme un puzzle. Un lièvre, c'est un gros lapin, une tortue, c'est une tortue. La tortue court, le

lièvre la poursuit mais il arrivera après elle dans la course. Sa mère renverse les cubes en bois, plus de grande image mais plein de petites sur chaque cube. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf... neuf cubes ! Les neuf cubes ensemble font une image des fables de La Fontaine. La cigogne et le renard, tu vois ce grand oiseau à long bec, il n'arrive pas à manger dans une assiette plate. Elle tourne encore les cubes. Le corbeau et le renard, le renard parle au corbeau et si le corbeau ouvre le bec, il va perdre son fromage. Le loup et l'agneau, le loup n'est pas content et se dispute avec le pauvre petit mouton. La cigale et la fourmi, la cigale, quel drôle d'animal, vient demander un peu à manger à la fourmi qui refuse. La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. Que des animaux ! Je te raconterai chaque histoire. Mais pour l'instant, tu vas essayer de refaire toi-même toutes les images.

D'abord, il n'arrive à rien. Il assemble un morceau de lièvre et la cigale. Un renard et l'agneau. La cigogne, le corbeau et le loup. Un morceau de grenouille, l'autre renard, le corbeau et le bœuf. Ça ne marche pas. Il remue les cubes en tous sens. Il reprend le corbeau, cherche le renard. Il pioche un bout d'arbre, c'est celui du corbeau ! Il le place sous le corbeau. Très bien, dit sa mère, tu as compris, continue. Elle s'en va. Chaque cube est joli, mais il a des images tout autour de lui. Ça fait plein d'images, beaucoup trop d'images. Comment en venir à bout ? Impossible, trop difficile. Et les images font peur. Qui mange qui ?

La Fontaine, c'est un nom, Jean de La Fontaine, un monsieur qui aimait beaucoup les enfants et les animaux, lui dit sa mère. Il écrivait des petits poèmes, ça s'appelle des fables. Elle lui dit : « Maître Corbeau, sur un arbre perché, tenait en son bec un fromage... Maître Renard, par l'odeur alléché... » Il s'émerveille d'entendre sa mère lui dire tout d'un seul coup. Comment fait-elle pour savoir si bien raconter une histoire ? Elle en

dit une ou deux. Après elle va chercher un livre. Il aime bien les formules. « Et bonjour, Monsieur du Corbeau, que vous êtes joli ! que vous me semblez beau ! » Et l'agneau : « Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ? » Et la cigale : « Pas un seul petit morceau / De mouche ou de vermisseau. » Tout ça, ce sont de jolis mots, très compliqués, mais sa mère lui expliquera certainement chaque mot nouveau. Crier famine... si ce n'est toi, c'est donc ton frère... s'enfla si bien qu'elle creva... vous chantiez ? j'en suis fort aise...

Quand il a fini d'assembler une grande image, il joue avec les cubes, il les empile l'un sur l'autre, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, la pile s'écroule. Il recommence en les alignant. Il fait des ponts : quatre cubes un peu écartés, trois à cheval, deux au-dessus des trois, il en faudrait un tout en haut. Il prend le premier en bas, celui qui se trouve au-dessus est coincé entre le bas et le premier étage. Il le tire tout doucement puis le pose au sommet du château. Terminé ! Ça tient ! Il aime surtout refaire des images au hasard. Il leur invente de nouvelles histoires, le lièvre et la fourmi, le renard et le lièvre, le loup et la cigale, le bœuf et la tortue... Il peut changer chaque jour. Il leur parle. Il les aime tous. Sauf peut-être le loup qui, à la fin, comme lui dit sa mère, mangera l'agneau.

Et puis il ne s'intéresse plus aux animaux mais seulement aux cubes. Il en lance un, le cube roule, s'arrête mais pas loin. Pourquoi ça ne roule pas comme une balle ? Il les range dans leur boîte avec chaque fois une grande image différente. Lorsqu'il rouvre sa boîte, il laisse tomber les cubes qui se cognent, s'éparpillent sur le tapis, s'éloignent les uns des autres. Il aime le bruit. Eh bien, dansez maintenant !

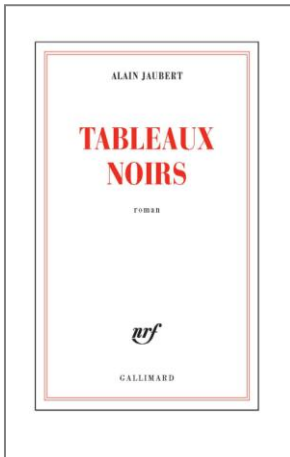
Souvent sa mère le laisse jouer en pyjama dans sa chambre et il apprécie ces moments où il est à l'aise, sans souci de ce qu'il porte sur le dos, qui lui va bien, qui ne gratte pas, qu'on

ne sent pas. Mais quand il faut sortir, c'est tout un travail. Il veut s'habiller seul. Il lui faut d'abord enfiler une chemisette et un caleçon tout propres. Il n'y parvient jamais d'un seul coup. Il se trompe de manche. C'est croisé dans son dos ou à l'envers. Ou encore il enfle les deux jambes dans le même trou. Il doit recommencer. Il s'emmêle. Il tombe sur le tapis. Il enrage. Sa mère vient l'aider un instant puis repart dans une autre pièce. Boutonner les six boutons de la chemisette. C'est pareil : ça ne marche jamais tout de suite. Il en boutonne un, deux, trois, quatre, il a presque fini, il s'aperçoit qu'ils sont décalés, il doit les défaire. Ensuite, il faut enfiler sa culotte, même problème. Puis les bretelles, toujours mal croisées. Et le tricot à manches longues, impossible. Sa mère, revenue dans la chambre, le plonge dans le piège de laine, il déteste ça, il a du mal à respirer, il faut vite sortir la tête par le trou étroit et qui gratte le cou. Il est tout décoiffé. Ensuite lancer un bras vers le tuyau qui lui correspond, et après l'autre bras. Parfois c'est à l'envers, il faut reprendre, une fois, deux fois. Sa mère l'aide mais il voudrait faire ça tout seul. Elle le laisse un peu, il s'énerve. Tu es tout emberlificoté. Emberlificoté, drôle de mot ! Au bout d'un moment, il est à peu près habillé. Il faut s'asseoir par terre et enfiler deux chaussettes. C'est très difficile, ça prend encore du temps. Les chaussettes de laine grattent, elles aussi, mais à la fin l'essentiel est fait. Reste à enfiler ses galoches !

Il y en a deux, une pour le pied gauche, une pour le pied droit. C'est brun noirâtre, creux, profond et raide, la fente qui bâille au-dessus est bordée de crochets métalliques brillants. Il faut enfoncer son pied dedans en tenant bien la languette. Languette, petite langue. Galoche, ça s'appelle. Comme poche, roche, taloche, broche, brioche, pioche et Boche. Les Boches ont de grosses galoches moches. Galoche gauche pour pied gauche, galoches droites pour pied droit. Pas se tromper. Sinon, c'est dur d'entrer, on a mal, le cuir dur blesse la peau tendre, et quand

voir un panache de fumée dans le ciel. Non, rien... Il fait ainsi des kilomètres. Après avoir longé de sombres prairies, il plonge dans la forêt.

Il glisse en souplesse entre les troncs réguliers des grands hêtres, il n'entend plus le bruit de ses pas, c'est comme s'il volait doucement au-dessus de la terre froide et humide, tout s'éloigne, il pénètre profond dans l'épaisseur sombre sans savoir où cela va le mener, il ne craint plus rien, les arbres sont ses alliés, il fuit la barbarie, la nuit tombe peu à peu, il continue à voir l'espace entre les troncs noirs, il entend le hululement d'une chouette, ça lui rappelle les sirènes des bombardements, cette fois il n'a plus peur du tout, on ne le reprendra pas, il n'a pas soif, il n'a pas faim, il ne ressent aucune fatigue, il peut courir ainsi jusqu'au lendemain, il fait tout à fait noir maintenant, les grands arbres le guident, il est chez lui, cette région s'appelle liberté, c'est le monde entier, il est heureux...



Tableaux noirs

Alain Jaubert

Cette édition électronique du livre
Tableaux noirs d'Alain Jaubert
a été réalisée le 12 juillet 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070786923 - Numéro d'édition : 155343).

Code Sodis : N31290 - ISBN : 9782072305221
Numéro d'édition : 223010.